



L'homme solitaire et la voie du réel Philippe Lacadée

Je souhaite vous parler d'un écrivain-artiste pour qui le réel était la nature. Il éclaire comment auparavant le réel s'appelait la nature, ainsi que le rappelait Jacques-Alain Miller lors du Congrès de l'AMP de 2012 : « La nature c'était le nom du réel quand il n'y avait pas de désordre dans le réel. Quand la nature était le nom du réel, on pouvait dire, comme le fit Lacan, que le réel revient toujours à la même place. Seulement, à cette époque, celle où le réel se déguisait en nature, le réel semblait être la manifestation la plus évidente et la plus élevée du concept d'ordre. [...] Le réel – à l'époque où il se confondait avec la nature – se caractérisait de ne pas surprendre. On pouvait l'attendre tranquillement au même endroit et à la même date. Les exemples de Lacan, comme le retour annuel des saisons, le spectacle du ciel et des astres »¹ illustrent au mieux ce réel. François Augiéras lui, va vivre ce réel comme sa solution eu égard à son expérience de vie singulière. Du fait de sa psychose, du fait du désordre symbolique dans lequel il fut pris, il va s'orienter de la nature et du cosmos, pour y trouver sa voie : *La voie du réel*. Si toute l'antiquité s'est appuyée là-dessus avec les rituels chinois, les calculs mathématiques basés sur la mesure des astres, F. Augiéras, lui, dans son refus de l'ordre symbolique – celui qui lui venait de l'Autre maternel et de l'Autre de la culture soit l'Occident – va s'orienter du réel qu'il va rencontrer au cœur de la nature, là où celle-ci est encore vierge du dégât produit pas la stupidité de l'homme moderne et des religions qui font croire à un Dieu qui n'existe pas, ce qu'il nomme la civilisation dégradée. C'est ce réel qui a joué pour lui la fonction d'Autre de l'Autre. Ce réel devient même pour lui la garantie d'un nouvel ordre symbolique qu'il invente, et c'est pour cela qu'il se décida à écrire son *Étrange* journal d'un artiste, comme pour prendre appui sur cette écriture et ainsi inventer sa place dans l'Autre, comme étant *L'homme-nouveau*.

« Le réel inventé par Lacan »²

Pour la psychanalyse, c'est le sujet supposé savoir qui dans le transfert interprète le réel. Pour F. Augiéras, c'est un savoir dans le réel qu'il suppose inscrit dans le ciel et le soleil qu'il va déchiffrer et nous donner à lire dans ses écrits. Pour lui, c'est ce réel-là qui a un sens, c'est sa condition du réel. Il se démarque ainsi de l'aphorisme de Lacan : *le réel n'a pas de sens*, qui est une condition du réel. Pour la psychanalyse, lorsque l'on est parvenu à ce qui est hors sens, on peut penser que l'on est sorti des fictions construites au nom d'un vouloir dire. « “Le réel n'a pas de sens”, il ne répond à aucun vouloir dire, le sens vient avec l'élucubration fantasmatique. Les témoignages de passe [...] sont les récits de l'élucubration fantasmatique de chacun, à partir de l'expression et de la construction singulière de son expérience analytique réduite à un noyau, à un pauvre réel qui s'estompe jusqu'à devenir une pure rencontre avec *lalangue* et ses effets de jouissance sur le corps. Un pur choc pulsionnel. »³ Pour F. Augiéras, le réel c'est la nature et le cosmos, c'est le monde des astres, c'est un ordre, c'est un tout, avec lequel il ne voudra faire qu'Un, aussi bien le ciel, qu'un arbre. Pour la psychanalyse le réel est un bout, un fragment asystématique, séparé du savoir de la fiction, qui naît de cette rencontre avec *lalangue* et le corps. La rencontre ne répond à aucune loi préalable, elle est contingente et perverse car elle se traduit par un détournement de la

1 Miller J.-A., « Le réel au XXI^e siècle », *Lacan Quotidien*, n° 216, www.lacanquotidien.fr

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

jouissance, telle qu'elle devrait être : « Le réel inventé par Lacan n'est pas le réel de la science. C'est *un* réel de hasard, contingent, puisqu'il lui manque la loi naturelle du rapport sexuel ; c'est un trou de savoir dans le réel. Lacan s'est servi du langage mathématique qui convient le mieux pour la science. Dans les formules de la sexualité, par exemple, il a essayé de saisir les impasses de la sexualité à partir de la logique mathématique. Cela a été une tentative héroïque pour faire de la psychanalyse une science du réel au même titre que la logique mais cela ne pouvait se faire qu'en enfermant la jouissance phallique dans un symbole. »⁴

Une boussole

Nous sommes tous déboussolés « depuis que la morale civilisée, comme disait Freud [...] a été ébranlée, depuis qu'elle s'est dissoute. Et la psychanalyse n'est pas pour rien dans la dissolution de la morale civilisée. »⁵ Interprétant le malaise dans notre civilisation actuelle à partir d'une phrase de Lacan dans laquelle celui-ci parle de « la montée au zénith social de l'objet [...] *a* »⁶, J.-A. Miller évoquait les multiples objets produits par la civilisation hypermoderne et les nouvelles formes de jouissance qui y sont attachées. Il interrogeait le type de discours qui permettrait de localiser, de tempérer et déplacer ces jouissances, et ceci, afin de laisser place à un désir singulier et permettre au sujet de trouver sa boussole. Avec Lacan, parlons donc un peu boussole comme le fait J.-A. Miller : « Le zénith et le nadir sont deux points repérables dans le ciel, le zénith est le point plus haut, et le nadir, le point plus bas. Cette phrase me servait de boussole [...] parce qu'elle signalait qu'on a touché au ciel. On a touché au ciel antique et immobile, au ciel immuable agricole auquel se référaient des sociétés immobiles ou lentes à changer, des sociétés froides ou tièdes. Ce que cette phrase de Lacan signalait, c'est qu'un astre nouveau s'est levé dans le ciel social [...] c'est ce que Lacan avait noté de l'objet petit *a*, résultat toujours d'un forçage, d'un passage au-delà des limites, que Freud a découvert, à sa façon, précisément dans un au-delà. »⁷. J.-A. Miller se pose alors la question suivante : « est-ce que l'objet petit *a* ne serait pas [...] la boussole de la civilisation d'aujourd'hui ? »⁸, proposant d'y voir le principe du discours hypermoderne de la civilisation. Et il construit ce discours en donnant la place dominante à cet objet *a*, qui s'impose au sujet déboussolé en l'invitant à franchir les inhibitions. Eh bien, pour F. Augiéras ce qui fait boussole pour lui, c'est de s'orienter du Ciel antique, de revenir au seul Dieu réel, le Dieu de l'univers et de ne faire qu'Un avec lui en étant l'étoile qui manque au ciel : un Quasar !!! : « Il me semble parfois être une lointaine étoile [...]. Disons, si tu veux, un Quasar : ces étoiles difficiles à situer, aux signaux très énigmatiques, et sur le compte desquelles toutes les hypothèses sont possibles. »⁹

Une sorte de vagabondage

F. Augiéras naît orphelin de père, en 1925, dans l'État de New-York. Son père, Pierre, pianiste et professeur de musique en poste aux États-Unis, vient de mourir d'une appendicite purulente. Son destin se noue ainsi, avant sa naissance, à l'absence réelle du père, de sa voix, et de sa parole. En novembre, sa mère, émigrée polonaise, s'embarque avec son fils sur le *France* pour rentrer à Paris. Le corps réel du père défunt est là cependant mais bien embaumé dans la soute. Il accompagne ainsi son fils, l'introduisant à son insu dans ce qui pour lui prendra de l'ampleur plus tard, le voyage du mort.

4 *Ibid.*

5 Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, février 2005, p. 9.

6 Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 414.

7 Miller J.-A., « Une fantaisie », *op. cit.*, p. 11.

8 *Ibid.*

9 Augiéras F., « Lettre à Jean Chalon, 29 mars 1970 », *Le Diable ermite, Lettres à Jean Chalon 1968-1971*, Paris, Éditions de la Différence, 2002, p. 120.

À huit ans, François quitte la capitale pour aller vivre avec sa mère à Périgueux. Ainsi, dès lors, la Dordogne deviendra le territoire où se ressourcer, dans une vie entrecoupée de nombreux voyages et autant de fugues, toujours à la recherche d'un lieu. À la fin de sa vie, il trouvera dans sa Dordogne, à Domme, sur le mode d'une grotte, le refuge essentiel, le territoire à occuper, le lieu de son ultime abri, qui fut aussi bien le lieu d'origine des premiers hommes, du début de l'écriture sur la pierre de la roche.

Son premier ouvrage, *Le Vieillard et l'Enfant*, paraît en 1949 à compte d'auteur chez l'éditeur périgourdin Pierre Fanlac sous le pseudonyme d'Abdallah Chaamba : « J'ai commencé d'écrire en Afrique, la nuit, sur les toits de terre sèche. Cette volonté de survivre à travers une œuvre d'art, à l'occasion d'une aventure imprévisible, n'aurait eu en soi rien de dramatique, si elle n'avait été le fait d'un être aussi primaire ; je n'étais rien, je ne savais rien, je craignais de mourir ; j'appris le français mot par mot. Ce premier livre fut écrit au nord de l'oasis d'El Goléa dans des conditions d'une cruauté peu commune. Me sauvèrent le goût du jeu, une gaieté féroce un peu dansante ; je ne voulus voir dans *Le Vieillard et l'Enfant* qu'un jeu barbare sous le ciel étoilé, qu'une admirable partie d'échecs. Au Sahara j'habitais dans un fort ; sous la splendeur des astres étais-je à tout jamais coupé des autres hommes, devais-je survivre, atteindre mon époque ? »¹⁰

Ce n'est sûrement pas un hasard si F. Augiéras entretiendra le mystère sur son nom propre, et sur le nom de cet écrivain surgi d'un lieu impossible, le désert ; c'est en ce sens que son écriture attribuée à un enfant arabe, son double, né de la pierre du désert, dans le réel de la nature, viendra trouer le réel du monde de la littérature.

De retour en Périgord, s'il se lie avec un petit groupe d'amateurs d'art et de peinture, il n'en continue pas moins de poursuivre son errance pas si vagabonde que ça de s'orienter encore du réel de la nature. Il parcourt à pied la région, investit les îles de la Vézère, dort dans des fermes abandonnées. L'essentiel semble pour lui de se maintenir loin mais assez proche d'une *civilisation dégradée*, tout en traçant, dans la marge, son sillon de *L'homme solitaire*.

Une quête de la « formule »

F. Augiéras écrit bien qu'au-delà de la recherche d'*Un lieu*, il désire faire entendre son vœu de résoudre l'équation de *La formule*¹¹ de sa trajectoire sur la terre des hommes, soit l'apparition d'un type humain inédit, *l'Homme-nouveau*. C'est pour lui un sujet vital, très grave, s'estimant avoir pour mission de sauver du danger cette civilisation ayant, pour lui, perdu dans sa modernité l'essentiel de son âme. C'est le but de ses écrits. Ceux-ci dans leur ensemble méritent qu'on les lise avec soin, pour y faire valoir, dans son *œuvre-vie*, le réel qui en fut la cause déterminante. On y saisit, de par son style si direct, la valeur de témoignage inédit sur ce réel qui fait l'humain. On y sent comment l'écriture peut s'offrir comme un secours symptomatique face à des difficultés à vivre, mais aussi combien fut important, pour lui, de prendre dans une extrême solitude la décision vitale de publier ses écrits, à ses risques et périls.

Il nous donne sa version de *L'éveil et l'exil*¹² perturbant la puberté de tout adolescent ; pour lui l'éveil de la puberté incarne le réel de la vie venant trouer son existence, le poussant à l'extrême de l'exil, soit à la prise de risque qui peut conduire au pire de la prison. « Il est beau qu'un être jeune, à l'âge où la puberté semble la vie même, risque la prison pour le plaisir d'écrire un livre. »¹³

10 Augiéras F., Première préface au *Voyage des morts* (octobre 1957), *Le voyage des morts*, Paris, Les cahiers rouges, Grasset, 2000.

11 On le verra, sa trajectoire sera rimbaldienne de se vivre en écho du fameux énoncé ponctuant la poésie *Vagabonds* de Rimbaud : « moi pressé de trouver le lieu et la formule ».

12 Lacadée P., *L'éveil et l'exil*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

13 Augiéras F., *Le voyage des morts*, *op. cit.*, p. 15.

Sa recherche de la formule de l'âme humaine, le pousse à multiplier ses séjours parmi les moines orthodoxes du mont Athos. Le Mont Athos représente pour lui ce paradis orthodoxe, hors temps, « où il est certain d'être déjà venu : étrange Paradis où le Temps semble à chaque instant disjoint, rompu, modifié du fait de la proximité du Divin. »¹⁴ Il rencontrera en cette Montagne Sainte, en ce lieu hors femme, aussi bien sa métamorphose en jolie fille, réelle de l'éprouver dans la jouissance de son corps. Il a la certitude d'y entendre les ultimes échos de ses vies antérieures, et dans cet Au-delà de sentir la présence des êtres aimés, jadis, ailleurs. Dès lors, après bien des charmes et des enchantements, il se trouve confronté à un terrible choix impossible comme point ultime de *La voie du réel* qu'il cherche dans sa vie : revenir chez les Vivants, ou s'éveillant de sa propre mort, atteindre la voie de la *Claire Lumière Primordiale*, si souvent citée dans le *Bardo-Thödol, le Livre des Morts tibétain*.

Alors se poursuit pour lui sa trajectoire rimbaldienne. Il se laisse aller jusqu'à tomber malade et épuisé, presque au bout du réel de sa vie, gravement brûlé par ce soleil tant adoré, mais purifié, tel un saint, par la souffrance extrême. Il se retire dans la région des cavernes. Cette caverne si vitale pour lui comme lieu, il la trouve, ici, au sein de cette sainte montagne, elle lui offre ainsi le fait réel de prendre conscience de son Moi véritable, cosmique.

De ses retraites, il trouve l'inspiration d'un livre, *Voyage au mont Athos* (1970), troublant dans son rapport au réel de la nature mais aussi surtout ici du réel de son corps, et qui traite notamment de la réincarnation et du plaisir physique, soit le réel de la jouissance, comme méthode de purification de l'âme. Tout initiatique et symbolique, ce *Voyage au Mont Athos* s'achève sur ce retour à l'Énergie, à l'État Pur qu'il appelle Dieu. F. Augiéras lui-même dénonce l'excès de sensibilité et de sensation de son entreprise, qui le conduit dans un certain hors discours qui fasse lien social. C'est une écriture outrancière qu'il semble cependant chercher à réfréner voire à civiliser pour la rendre lisible pour de futurs lecteurs.

Sous l'aspect volontairement scandaleux et provocateur de son écriture, il semble que le but de l'auteur est plus pur que ce qu'il décrit de son comportement et de ses actes. On y sent comme pour Arthur Rimbaud la voie de la recherche de la formule d'une sainteté dans la boue de l'impureté. Façon qu'ont eue ces deux écrivains de rappeler qu'au cœur de l'homme gîte la brûlure d'une existence déchirée par le réel pulsionnel.

La voie de l'écriture du réel qui ne s'écrit qu'à partir du corps, dans son lien au réel de la nature, est pour lui comme un véritable Autre de l'Autre. L'Autre, ici, on le verra étant pour lui l'Univers Divin, comme s'il voulait lui-même s'unir à ce divin réel, enfin débarrassé grâce à son œuvre salutaire, des mascarades religieuses, surtout du Dieu des chrétiens, que très tôt il rejeta.

En ce sens F. Augiéras est un grand écrivain, prêt à risquer sa vie dans un exil sans retour, à se carboniser, dans la traque et l'expérience d'une nouvelle alchimie du Verbe. Un voyant, assez voyou, comme Arthur Rimbaud, un magicien, un sorcier, qui n'hésite pas à brigander sa vie dans l'errance, épouvantable et prodigieux et dont le désir se lève, se mettant alors en marche, dans une logique de pureté contre « la vulgarité de l'Europe ».

En tout cas son écriture vient de loin, « de très loin, de ma sauvagerie ; je ne suis qu'un barbare et j'ai vécu trop seul »¹⁵ *Le voyage des morts* est décrit comme une aventure du réel qui donne à son trajet de la pastorale du début au Fleuve de la Mort un accent humain imprévisible, et comme un cri de victoire.

Phillipe Lacadée écrit actuellement un livre sur François Augéras.

14 Augiéras F., « Lettre à Jean Chalon, 3 août 1969 », *Le Diable ermite, op. cit.*, p. 244.

15 Augiéras F., *Le voyage des morts, op. cit.*, p. 7.